L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 MARS 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 20 MARS 1893.

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

VENTES DE CE JOUR.

Par Albert Paul au coin de l'avenue Napoléon et de la rue Tchoupitoulas le contenu d'une grocerie, meubles de maison, cheval et voiture, etc.

Par le shérif, au local No 359 avenue Tulane, coin Claiborne, le contenu et installations d'un café et grocerie.

Par M. F. Michel, constable, à son entrepôt No 1036 rue Magazine, un lot de meubles de ménage.

L'Exposition de 1900, en France.

Concurremment avec la commission instituée au ministère du commerce, le conseil municipal de Paris étudie les divers projets fournis pour l'Exposition de 1900. Le conseil a nommé plusieurs rapporteurs qui ont été chargés d'examiner, chacun, un des emplacements proposés. M. Alp. Humbert, par exemple, a fait en faveur du Champ de Mars un rapport très intéressant, mais un rapport de M. Hattat a l'avantage de résumer et d'étudier tour à tour toutes les propositions. Nous citerons donc, de préférence, ce rapport.

Tout d'abord M. Hattat écarte l'idée d'une installation au Champ de Mars. Voici la raison qu'il en donne:

Un inconvénient et non des moindres de l'Exposition de 1889, provenait de sa disposition en trois tronçons inégalement avantagés: Trocadéro, Champ de Mars et esplanade des Invalides. Les principales attractions étaient concentrées au Champ de Mars, celles du soir existaient principalement dans cette partie de l'Exposition. Les concessionnaires du Trocadéro et de l'esplanade des Invalides se sont trouvés, par ce fait dans une situation moins avantageuse que les concessionnaires du Champ de Mars, sous le rapport commercial.

On admet généralement qu'il sera fort difficile d'organiser une nouvelle exposition au Champ de Mars dans des conditions satisfaisantes. Il convient donc de rechercher un autre emplacement réunissant tous les avantages désirables.

Le choix de cet emplacement doit être déterminé à autant qu'il réunit aussi complètement que possible les conditions suivantes, qui sont rigoureusement indispensables pour assurer le succès de l'Exposition de 1900:

Présenter une surface d'une étendue suffisante pour voir aux extensions prévues et à prévoir de l'Exposition proprement dite, assurer les dégagements nécessaires à la circulation d'une masse de visiteurs qui sera très certainement beaucoup supérieure à celle de l'Exposition de 1889 et enfin, permettre d'englober tous l'ensemble dans une enceinte unique.

Etre aussi rapproché que faire se pourra du centre de Paris et dans une situation qui facilite l'organisation moyens de transport intensifs, rapides et économiques, seuls modes de transports qui puissent faciliter l'accès de l'Exposition à la plus grande partie de la population et, en même temps, mettre un frein à l'avidité des loueurs de voitures qui seront obligés de modérer leurs exigences vis à vis du public en présence de cette formidable concurrence.

Les surfaces réunies du Champ de Mars, du Trocadéro, de l'esplanade des Invalides et de la galerie du quai d'Orsay comprenaient une superficie de quatre vingts hectares environ.

Mais comme le Trocadéro et les dispositions adoptées par suite de la conformation du périmètre de l'Exposition ont inutilisé des espaces d'une certaine étendue on peut considérer une superficie de cent vingt hectares comme pouvant suffire à l'exécution du programme.

Dans l'impossibilité de trouver un emplacement aussi vaste et d'un seul tenant *intra muros* force est dit le rapporteur, de le chercher *extra-muros*.

Le bois de Boulogne, dans les parties avoisinant Auteuil parait offrir toutes les conditions désirées.

Trois emplacements sont proposés
1° Emplacement de Bagatelle.
2° Emplacement d'Auteuil-Boulogne Issy.
3° Emplacement d'Auteuil (champ de courses)

Le rapporteur examine successivement les trois emplacements pour en montrer les avantages ou les inconvénients.

Il ne se montre pas très partisan de l'établissement à Bagatelle: il objecte que le bois de Boulogne dans le voisinage des fortifications, est très mal fréquenté; ce serait exposer les étrangers à de singulières méprises. A ces considérations il ajoute les suivantes:

Les travaux de construction et d'aménagement de l'Exposition dureront au moins trois ans, ceux de remise en état deux ans, en tout cinq ans au moins. Bagatelle n'est accessible que par le bois de Boulogne, le boulevard Maillot, la rue Jacques Dulud et l'avenue de Neuilly jusqu'à l'avenue de Madrid, et cette dernière avenue. Par quelles voies seront dirigés les nombreux véhicules employés au transport des matériaux et à l'enlèvement des terres?

Par l'itinéraire du bois de Boulogne assurément.

Le boulevard Maillot sera déjà suffisamment encombré par les travaux de la voie ferrée qui empruntera le saut-de-loup, qu'il sera nécessaire d'approfondir et d'élargir.

Il ne restera donc que l'avenue de Neuilly, la rue Jacques-Dulud et l'avenue de Madrid de disponibles. Toute cette circulation se concentrera dans l'avenue de Madrid et les tristesses qui en résultera deviendra promptement intolérable pour ses habitants.

Après Bagatelle, M. Hattat étudie l'emplacement Auteuil-Boulogne-Issy, dont il ne veut à aucun prix.

A son avis, la future exposition devra être installée au *champ de courses d'Auteuil*.

M. Hattat trouve que cet emplacement réunit toutes les conditions voulues, et à tous les points de vue.

Il examine ensuite les moyens de transport:

La Compagnie de l'Ouest, dit-il, doublerait la ligne d'Auteuil entre la porte Maillot et un raccordement avec la ligne des Moulineaux qui serait prolongée vers l'esplanade des Invalides, les rails emprunteraient purement et simplement les fossés des fortifications dans la traversée du bois de Boulogne, et l'on disposerait ainsi dans toute la longueur de l'Exposition, d'une gare offrant une rapidité exceptionnelle pour l'embarquement et le débarquement des voyageurs, puisque ceux-ci pourraient, le cas échéant, et sur 1,500 mètres de longueur, trouver cinq ou six trains en chargement simultané et partant aussitôt pleins, à deux minutes ou deux minutes et demie d'intervalle soit sur Saint Lazare ou les Invalides, soit sur la gare du Nord, soit avec des services directs sur les diverses stations de la ceinture.

Cette disposition permettrait d'écouler, à certaines heures de la journée 100,000 *voyageurs par heure*.

Les bateaux pourraient disposer de deux immenses appontements au Point du Jour et hors Paris à la suite des glacis des fortifications, reliés à l'Exposition par deux petits chemins de fer, suivant, l'un le boulevard d'Exelmans (au besoin sous les arcades du viaduc), l'autre, le glacis des fortifications; les tickets de bateaux donneraient droit à la correspondance, et la concession pourrait sans nul doute se faire sans charge.

Les omnibus et les tramways pourraient assurer un service très puissant. Notamment un Decauville dont la concession n'imposerait aucune charge pourrait par les berges de la Seine, les rues de Fémusset et d'Auteuil et la route départementale numéro 29, relier l'Hôtel de Ville à l'Exposition même.

Après avoir analysé et étudié tous les autres engins de locomotion, M. Hattat fournit les chiffres suivants:

D'après la note générale relative aux choix de l'emplacement de l'Exposition universelle de 1900, au point de vue des moyens de transport, la puissance d'évacuation par heure est évaluée:

Pour les chemins de fer dont les lignes doubleraient quatre directions de transport, à raison de 25,000 voyageurs par directions, à	100,000 voyageurs
Pour les bateaux, à	30,000 —
Pour les omnibus tramway Decauville à	20,000 —
Pour les voitures publiques, à	10,000 —
Ensemble	160,000 voyageurs

La construction de la ligne parallèle à la Seine augmenterait cette puissance de transport de 15,000 voyageurs environ par heure

D'après la formidable proportion des moyens de transport rapides et économiques indiqués ci-dessus, on peut se convaincre que les entrepreneurs de voitures de place et de courses seront dans la plus complète impossibilité de rançonner le public, sans qu'il soit nécessaire de prendre des mesures correctives à cet effet.

A tous les points de vue, même économiquement l'emplacement d'Auteuil champ de courses présente des avantages importants sur les deux autres. Il assure à l'Exposition une surface suffisante avec des moyens de transport extrêmement puissants. Bien loin de nuire au bois de Boulogne, comme ce serait le cas pour Bagatelle, il permet d'y effectuer dans l'avenir de grandes améliorations.

Une autre considération non moins importante qui milite en faveur de cet emplacement est que les dépenses d'établissement de voies ferrées évaluées à 20 millions, dont 10 pour le matériel roulant, à la charge de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, ont toutes un caractère d'intérêt général, le doublement de la ligne d'Auteuil s'imposant par suite de l'augmentation croissante du trafic en outre de l'intérêt momentané de l'Exposition.

On n'a donc pas à redouter des dépenses qui ne pourraient être couvertes par le seul trafic de l'Exposition.

Il est à remarquer que M. Hattat, pas plus que M. Alp. Humbert ou d'autres rapporteurs, du reste, n'étudie point divers autres projets, tels que les projets de *Courbevoie*, *Vincennes*, etc.: le conseil municipal n'a à s'occuper que de l'éventualité de l'occupation d'un terrain *municipal*. C'est la commission supérieure du ministère du commerce qui, avec le gouvernement et en tenant compte de la décision de la Ville, fera un choix définitif.

Ce n'est pas au milieu du gué que l'on dételle la voiture.

CHERBULIEZ.

FEUILLETON.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INEDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

Pendant que, soucieux, Simon de Brancourt gagnait son restaurant habituel, boulevard Saint-Michel, Fabienne rentrait à l'hôtel.

L'atelier de M. Brottel, se trouvait situé au rez de chaussée, de l'autre côté de la cour.

Un système de lumière électrique permettait à l'artiste de travailler le soir.

L'atelier était éclairé.

La jeune fille s'arrêta au bas de l'escalier, ne sachant si elle devait le monter.

Son hésitation dura à peine l'espace d'une seconde.

Elle traversa la cour, puis frappa à la porte vitrée.

—Entrez! dit la voix mâle de Richard Brottel.

Mlle de Brancourt poussa la porte, et se penchant, sans s'avancer:

—Eve n'est pas ici?

—Non, elle y est venue, pour remonter cinq minutes après.... Elle m'a parlé d'une leçon... en me demandant même de plaider sa cause auprès de vous.... Il paraît qu'elle est très difficile, cette leçon.... Entrez donc, mademoiselle.

Fabienne entra, refermant la porte derrière elle.

Le sculpteur venait de poser son ébauchoir et la regardait en souriant.

—Pas plus difficile qu'une leçon ordinaire de géographie, répondit l'institutrice, mais le travail ne va pas depuis quelques jours; je suis obligée de faire les gros yeux.... au fond cela me préoccupe peu, la pauvre mignonne grandit beaucoup, la croissance la fatigue.... Dans quelques mois, elle rattrapera le temps perdu.

—Vous serez bientôt plus indulgente que moi, dit le père, souriant toujours.

Il se remit au travail; Fabienne regardait son œuvre.

—Voyez-vous quelque changement, depuis la semaine dernière? interrogea-t-il au bout d'un instant.

—Certes, j'en vois; la tête de Madeleine est absolument merveilleuse.

—Je l'ai travaillée beaucoup.... Vraiment, la trouvez-vous expressive?

—Je la trouve, je le répète, merveilleuse, répondit Mlle de Brancourt.

Et pendant que l'artiste reprenait encore son travail, Fabienne continua à examiner.

M. Brottel, tout en donnant de place en place des coups d'ébauchoir, commença la conversation.

—Décidément, nous n'aurons jamais votre frère, mademoiselle?

—J'espère que si.... Mais il fallait qu'il fut de bonne heure à son hôpital.

—Oui, toujours son hôpital.... Je connais cela, et vous devez vous douter aussi, que c'est un prétexte.... Ah! la jeunesse!

—Je vous assure que c'est souvent vrai.... Ce soir, par exemple......

—Comme les sœurs sont naïves! dit le sculpteur en riant.

Il se retourna vers elle.

—C'est égal, c'est gentil, un frère et une sœur comme vous; vous paraissez beaucoup vous aimer.

—Nous sommes seuls, pour ainsi dire, dans le monde; nous n'avons plus que des parents éloignés.... Il faut bien que nous nous entendions.

Et avant qu'il eut répondu:

—Qui aurait-je pour m'aimer si mon frère ne m'aimait point?

Elle dit cela d'un ton un peu bas, le regard sérieux.

—Sans doute, répliqua M. Brottel, son affection est pour vous la plus précieuse des affections; mais ne comptez-vous point celles qui vous entourent?

Et comme elle ne répliquait pas:

—N'êtes vous pas ici en famille?.... Eve a pour vous énormément d'affection.. et ne suis-je point un ami?

—Je le sais, merci....

Elle marchait vers la porte, la main tendue pour tourner la poignée.

Richard fit quelques pas vers elle

—Je vous vois triste souvent, dit-il, et cela me peine.... Y a-t-il autour de vous quelqu'un ou quelque chose qui vous déplaise?.... Vous êtes au mieux, je crois, avec ma cousine....

—Oh! très bien.... Il n'y a rien autour de moi qui me chagrine.... Vous vous trompez, je ne suis pas triste.

Et ouvrant cette fois la porte, elle s'en alla lentement.

Richard la regarda disparaître.

Ses sourcils se rapprochèrent; il pâlit légèrement.... comme la jeune fille avait pâli, tout à l'heure, au bras de son frère dans le Luxembourg.

La porte était retombée sur Fabienne de Brancourt.

L'artiste se retrouvait seul dans son atelier.

Il voulait encore se remettre à l'œuvre.

Mais l'ébauchoir lui tomba des mains

Cette interruption lui avait-elle enlevé tout courage au travail.

Une sombre pensée s'était-elle logée dans son cerveau?

Un souvenir s'y réveillait-il?

Richard Brottel gardait ses sourcils froncés; son teint restait pâle.

Il y aurait un an bientôt qu'il avait tué Louis d'Arneville, qu'il avait tiré sur sa femme un coup de revolver.

Toute cette année il la passait seul, sans autre distraction que son travail.

Depuis qu'il avait donné à cette créature aimée si longtemps et aimée jusqu'à la folie, un dernier baiser, aucune fantaisie n'avait attiré ses regards, aucun instinct ne l'avait poussé vers la femme.

Mais dans la vigueur de l'âge, il ne pouvait se soustraire toujours aux exigences de la matière.

Il est une force naturelle supérieure à la volonté, à laquelle on doit succomber.

Dans tout homme, il y a une bête qu'il faut satisfaire.

Richard s'était dit:

—Je prendrai une amie.

Cette amie, le sculpteur ne l'avait point encore trouvée.

Non que les occasions lui manquassent.

Il rencontrait chez ses amis, et dans son propre atelier, assez de jolies filles pour faire un choix.

Aucune ne l'avait frappé.

La fièvre, qui à un certain moment le prenait, lui donnait la fureur du désir, tombait dès qu'il se trouvait à même de la satisfaire.

Il éprouvait, avant de les avoir reçus, le désir des baisers qu'on paie.

Il préférait vivre sans amour que de chercher l'amour dans des caresses vénales.

Comme ceux qui ont eu une vraie passion, Richard ne comprenait point que l'on pût approcher ses lèvres d'une femme sans que le cœur battit ou que la tête se trouvât prise.

Or, cela résultait-il de ce que, accoutumé de bonne heure à voir les plus jolies filles passer sans voiles devant lui, il était blasé depuis longtemps par rapport aux attraits de la chair,—ou bien cet amour éprouvé pour sa femme en était il vraiment la cause,—pas plus maintenant qu'autrefois, le tentation du "modèle" ne lui venait.

Depuis bientôt un an donc, Richard Brottel vivait dans cet isolement que tout être bien organisé ne supporte qu'un certain temps, et auquel il échappe tout d'un coup.

Pour lui, le moment approchait.

Ses nerfs, exaspérés jusqu'à la souffrance, auraient une révolte qui briserait sa résistance.

En voyant, ce soir-là, sortir de son atelier l'institutrice de sa fille, l'artiste s'en rendit compte.

Voilà pourquoi il resta à songer, son ébauchoir tombé à terre, les bras pendant, la tête basse.

Fabienne de Brancourt venait de soulever la tempête qui dormait en lui.

Cinq mois auparavant, au bord de la mer, lorsque, abrité sous sa tente, il la regardait sortir de l'onde, machinalement, sans arrière-pensée, comme il eût regardé la première baigneuse venue, il sentait un avant coureur de son impression d'aujourd'hui.

Un tressaillement passait sur lui, un de ces frissons auxquels on ne se trompe pas, qui vous prennent de la nuque aux talons, vous enveloppent comme un coup de fouet.

Un instant cela le troublait.

"Non, pensait-il, je ne puis garder cette jeune fille comme institutrice de ma petite Eve; le monde jaserait, et il aurait peut être raison."

Il se consulta sérieusement, froidement, à plusieurs reprises.

Rien en lui ne parlait: ni son cœur, ni sa tête, ni même ses sens.

Il avait éprouvé ce qu'il eût éprouvé comme tout homme dans sa situation, devant n'importe qu'elle femme.

Richard se souvenait de cet incident déjà lointain.

Non seulement, l'impression n'avait fait que passer, mais elle ne s'était pas renouvelée depuis.

Il avait vécu dans une intimité quotidienne avec Fabienne, sans ressentir à son égard autre chose, qu'une amicale déférence.

La jeune fille faisait partie de la maison, de la famille; comme femme, elle n'existait pas pour lui.

Il se dit encore ce soir-là, une fois en état de raisonner son sentiment, qu'elle ne lui inspirait rien de plus que ce respect, cette amitié.

Il avait travaillé beaucoup depuis le matin, et par cette seule raison, plus énervé que d'habitude, il éprouvait en la voyant ce qu'il ressentait de plus en plus souvent à présent.

Au dîner, à table, en face d'elle, la vieille cousine à sa droite, Eve à sa gauche, il se sentit absolument calme.

Quant à Mlle de Brancourt, elle était telle que d'habitude, calme, douce, aimable.

Tous les soirs, M. Brottel sortait, à moins qu'il se remit à travailler après dîner ou par une rare exception, il passait une heure ou deux dans le salon où se tenaient la vieille cousine et l'institutrice.

Il demandait alors à celle-ci un peu de musique.

Et de la soirée, Fabienne ne quittait guère le piano.

Pour pousser ce jour-là jusqu'au bout l'épreuve, Richard résolut de rester avec les deux dames.

S'il eut regardé Mlle de Brancourt, lorsqu'il annonça cette intention, il eut peut être saisi l'éclair qui traversa ses prunelles.

Mais il s'adressait à la vénérable cousine, et lorsqu'il se tourna vers elle, les paupières de Fabienne en se baissant sur ses yeux, avaient éteint la flamme qui les allumait un instant plus tôt.

A neuf heures, Eve s'en alla avec sa bonne pour se coucher.

Fabienne se mit au piano et y resta jusqu'à onze heures.

Musicienne hors ligne, la jeune fille jouait avec beaucoup de sentiment.

Richard qui n'était point un fanatique de musique, se laissait prendre à une mélodie bien rendue, goûtant alors en dilettante, tout le charme qu'apporte à l'oreille cet art qu'un de nos plus grands écrivains a appelé: "Un bruit qui coûte cher."

Il avait réclamé à la jeune fille les meilleurs morceaux de son répertoire, la priant de revenir sur certains passages; les lui redemandant à plusieurs reprises.

Et la soirée s'était écoulée, rapide, charmante.

Depuis longtemps, M. Brottel n'avait éprouvé une telle satisfaction intime, un tel délassement.

Et pas une fois, pendant cette soirée, l'impression subie à la sortie de Fabienne de son atelier n'était revenue.

Il s'était penché sur la jeune fille, il avait feuilleté avec elle des partitions, il lui avait parlé le visage tout près du sien.

Et il était calme, froid, sans que sa chair frémit, sans que son cœur battit.

L'épreuve lui semblait décisive.

Il se félicita d'autant plus de l'avoir tentée qu'elle lui permettait d'entrevoir un passe-temps nouveau, une distraction sur laquelle il ne comptait point.

Pour la première fois, il venait de ressentir une détente de tous ses nerfs, comme un délassement à entendre les notes s'égrener et vibrer sous les doigts agiles de la pianiste.

Il en était à un de ces moments psychologiques, où l'âme s'ouvre à des impressions inconnues, s'arrête à des beautés insoupçonnées.

Pourquoi ne passerait-il pas plus souvent la soirée chez lui?

Cette même semaine, le jeudi et le samedi, il y resta.

Et les heures s'écoulèrent de la même façon, si ce n'est qu'on prit le thé autour d'un guéridon, Fabienne versant le liquide parfumé et brûlant dans les tasses de fine porcelaine chinoise.

Richard Brottel n'avait plus la crainte qui le poursuivait pendant quelques jours.

L'inquiétant frisson n'était pas revenu; il se croyait fort.

Il ne sentait pas, que cette intimité des soirées, inoffensive en apparence, était la complice la plus dangereuse, cet ennemi caché, conspirant contre lui, guettant sa première faiblesse.

Lorsqu'il s'en apercevrait, il serait trop tard.

Fabienne, elle, vivait dans une attente, tour à tour anxieuse, et pleine d'espoir.

La passion de cette fille, ardente sous ses dehors froids, capable de tous les emportements, n'avait fait que grandir.

Elle avait pour le sculpteur, un de ces amours dévorants, qui vous font tout sacrifier, les autres et soi-même, qui vous font vivre d'une vie intense, ou qui vous font mourir.

Elle voulait être aimée, il fallait qu'elle le fût, il fallait qu'il l'aimât.

Ce désir arrivait à un degré de violence, qui la mettait dans une fièvre latente.

Si elle n'eût pas une énergie suffisante, pour se contraindre à se soigner, à boire, à manger, à dormir même, elle fut tombée dans un état de dépérissement qui l'eût pâlie, maigrie, fanée.

Mais elle ne voulait pas perdre sa beauté.

Et elle devenait chaque jour plus belle.

Sa taille avait pris plus de grâce, sa gorge plus d'opulence.

Elle était tout à fait femme.

Ses yeux plus animés mettaient plus de vie dans son visage.

Fabienne de Brancourt, avec son grand air, ses prunelles étranges d'un brun mordoré, ses cheveux noirs et sa peau blanche, faisait se retourner dans la rue plus d'un homme,

Un soir, qu'elle se tenait debout à un coin du piano, un morceau de musique entre les mains qu'elle venait de choisir dans le casier et qu'elle examinait, il se surprit à la détailler de la tête aux pieds.

Il la trouva très bien faite, si bien faite même, qu'il se fit la réflexion qu'elle serait un modèle parfait pour une *Diane chasseresse*.

Lorsqu'on prit le thé, pendant qu'elle versait, il l'examina encore.

Décidément, elle était jolie, Mlle Fabienne de Brancourt.

Tout à coup, un parfum léger, insaisissable, assez subtil cependant pour dominer l'arome qui montait des tasses chinoises, arriva à ses narines.

Ce n'était point celui dont Aimée se servait autrefois.

Mais il avait la même finesse, provoquait la même volupté.

Mlle de Brancourt possédait-elle aussi l'art de se parfumer?

Le tressaillement qu'il redoutait agita encore Richard Brottel.

Ses paupières battirent à plusieurs reprises; comme Fabienne le frôlait, il recula brusquement sa chaise.

—Mon Dieu! vous ai-je brûlé? fit la jeune fille en relevant sa théière.

—Une goutte de thé qui m'est tombée sur la main répondit-il.

—Vraiment! pardonnez-moi ma maladresse.... Comment ai je fait?

—Ce n'est rien.... simplement la surprise.... Il sent très bon, votre thé.

La jeune fille regarda, comme troublée à son tour.

Le reste de la soirée se passa, ainsi que d'habitude, sans qu'aucune contrainte semblât régner entre M. Brottel et l'institutrice de sa fille.

Le lendemain, après le dîner, le sculpteur redescendit à son atelier.

Il travaillerait très tard.

Peu de semaines lui restaient, avant l'époque où il faudrait envoyer son œuvre au Salon.

Il avait encore beaucoup à faire.

Lorsque son père était dans son atelier, elle y entrait toujours pour l'embrasser, avant de se mettre au lit.

Comme d'habitude, elle y alla, papillonnant de-ci de-là, jacassant, avant de lui dire bonsoir.

A dix reprises au moins, il dut répéter, quelque plaisir qu'il éprouvât, à l'avoir auprès de lui, mais arrêté dans son travail:

—Vite, ma chérie, il est l'heure va te coucher.... ta bonne t'attend.

Elle sortit, tirant en se pendant après la porte qu'il referma sur elle.

Il n'y avait pas dix minutes que la petite était partie que l'on frappa.

—Entrez!

Richard avait brusquement changé de couleur.

Il venait de reconnaître, le coup familier de Mlle de Brancourt.

Fabienne fit irruption tout d'une traite et marcha du côté de l'énorme "selle" où se trouvait placé le bas-relief auquel travaillait le sculpteur, articulant à deux ou trois reprises le nom de son élève.

Quand la petite tardait trop à monter se coucher, il arrivait que l'institutrice, prévenue par la bonne, allait la chercher.

Eve, en l'entendant ouvrir, se cachait généralement dans quelque coin.

Tout en l'appelant d'une voix qu'elle grossissait, "Mademoiselle" se mettait à sa recherche.

Et lorsqu'elle l'avait trouvée, c'étaient des cris, des rires, des embrassades.

La jeune fille semblait donc aller de confiance à l'endroit où l'enfant pouvait s'être cachée.

Richard lui barra le chemin.

—Eve est montée, ne la cherchez point.

—Ah! si je la croyais encore ici.

—Elle a été raisonnable et a voulu vous faire la surprise, justement pour le cas où vous viendriez la chercher.

—Alors, je m'en vais.

—Vous retournez au salon.... près de ma cousine?

—Non, Mme Paullier se trouve fatiguée ce soir, elle vient de rentrer dans sa chambre.... Moi aussi je vais dans la mienne.

—Restez donc un peu ici plutôt.... Nous causerons, le temps me paraîtra moins long.... C'est dur de travailler seul.... le soir.

Il lui montrait un divan tenant tout une encoignure, drapé à la turque, où les coussins s'empilaient, mêlant leurs couleurs chatoyantes.

Fabienne parut hésiter, puis s'y assit en souriant.

Elle se leva au bout d'un instant.

—Si je rangeais un peu autour de vous.... Quel désordre, dans ce coin.

—En effet, répondit Richard, en regardant l'endroit qu'elle désignait; mais vous savez que le désordre est parfois un effet de l'art.

—Oh! pas celui-ci, fit-elle avec un éclat de rire; voilà un réduit qui serait charmant, c'est l'endroit le plus gai de cet atelier.... et tout y est pêle-mêle, on ne peut pas en approcher.

—C'est vrai. Mais vous le savez, je n'entre ici que pour travailler, et les domestiques ont si peu de goût.... Il manque, là, la main d'une femme.

—Si vouliez, dit Fabienne, dont la voix tremblait un peu, je pourrais descendre quelquefois.... aux heures où vous n'y seriez pas.

—Pourquoi à ces heures-là?.... Aux heures où j'y serais plutôt.... le soir, comme aujourd'hui.

La jeune fille ne répondit point, elle replaçait droit sur le chevalet où il était posé tout de travers, un petit tableau qui était un chef-d'œuvre, une femme se roulant sur une fourrure noire.

Ses mains tremblaient; elle éprouva comme une défaillance.

Elle sentait, braqué sur elle, le regard de M. Brottel.

Et ce regard la brûlait, promenait sur sa chair une sensation étrange, exacerbait ses nerfs et troublait son cerveau.

Elle avait la prescience d'un danger.. de ce danger qu'elle appelait, qu'elle cherchait, auquel à l'avance, elle voulait succomber.

Deux vers de Musset lui bourdonnaient aux oreilles, avec une persistance obsédante.

Elle les avait lus l'été dernier, au bord de la mer, un jour où les flots sauvages, bondissaient sous le ciel rouge.

Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu.
Toute femme ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

Sans fermer les yeux, elle se retrouvait là-bas, sur la plage, devant ces vagues d'écume, devant ce ciel ardent, avec ce grand vent pénétrant qui soulève et tord les cheveux, et apporte aux narines ces émanations excitantes, qui viennent de la grande mer, des lointains mouvants, des espaces inconnus.

Elle la sentait, cette brise âpre, ses narines palpitaient, tout comme ses oreilles bourdonnaient au fracas de la vague.

Elle avait l'illusion de ce coucher de soleil incendiant l'horizon.

Et ses lèvres continuaient à balbutier la phrase que sa mémoire avait gardée

Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu; toute femme ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

Fabienne de Brancourt, resta droite, les bras pendants, devant le petit tableau, ses mains tremblant plus fort, son front maintenant baissé, ses épaules frissonnantes.

Richard Brottel venait de faire deux pas vers elle.

Il s'arrêta, secoué des pieds à la tête, puis recula en portant la main à son front.

Qu'allait-il faire?

Etait-il fou?

Mlle de Brancourt n'était-elle pas la dernière à qui il dût s'adresser, vaincu par cette lutte journalière entre ses instincts et ses répulsions?

Cette jeune fille, habitait sous son toit gardienne de son enfant, respectée comme on respecte la vertu, l'innocence, tout ce qu'il y a de saint dans la vie, allait-elle avoir à subir l'outrage de son désir brutal, l'emportement de sa passion inassouvie?

Une voix lui criait:

"Sors, va, erre le long d'une rue ou sur un boulevard, cours frapper à la porte de la belle fille, qui la dernière a posé devant toi, il y a des femmes dans la rue, et la belle fille t'ouvrira sa porte."

La répugnance qui l'avait toujours écarté des amours qu'on paie, lui revint.

Une nausée le prit.

Puis il subissait le charme dangereux qui depuis longtemps opérait sans qu'il s'en doutât, certain même, lorsqu'il disséquait ses impressions, qu'il restait invulnérable.

Il n'éprouvait point pour Fabienne l'amour éprouvé pour Aimée.

On n'aime pas deux fois de cette façon-là.

Et même était-ce de l'amour qu'il ressentait à son égard?

Elle avait tout ce qu'il lui fallait trouver chez une femme, pour que ses lèvres désirassent s'approcher des siennes; esprit, beauté, finesse, distinction.

Elle l'attirait, elle le prenait....

Il était vaincu, il avait envie de crier: grâce!

Un éclair de raison le sauva momentanément d'une lâcheté.

Fabienne l'entendit qui se remettait au travail.

Machinalement, elle poursuivit son rangement.

Le silence régnait entre eux; Mlle de Brancourt n'osait se retourner.

—Eh bien, c'est fait? demanda tout à coup le sculpteur.

Sa voix, qu'il voulait rendre ferme, n'était pas sa voix habituelle.

Elle eut un mouvement de côté et le regarda en répondant:

—Oui, c'est fait.

—Très bien, parfait, fit-il, tout en essuyant à une serviette blanche, ses mains qu'il venait de laver.

Mlle de Brancourt s'aperçut que les linges mouillés, destinés à l'envelopper, étaient placés sur le bas relief.

—Mais vous avez fini aussi, fit-elle; il est donc tard?

—Près de onze heures.... le temps passe, lorsqu'on s'occupe.

—Oui.... bien vite.

Richard jetait sa serviette; d'un coup de main, relevait ses cheveux.

—Bonsoir, monsieur, dit Fabienne.

Il ne répondit pas.

Il fallait pour sortir qu'elle passât devant lui.

Le trouble de tout à l'heure, plus intense, les reprenait tous deux.

Elle avait un brouillard devant les yeux, un brouillard épais.

Lui, sentait battre ses artères, avec une précipitation inouïe.

Dans un geste involontaire, Fabienne porta la main à son cœur.

Après avoir palpité à l'étouffer, il se taisait, comme si ses fonctions se suspendaient.

Elle fit quelques pas, les traits crispés, les lèvres exsangues.

Comme elle arrivait près de lui, elle chancela

Richard la soutint sous le bras.

—Qu'avez vous? demanda-t-il, l'amenant contre sa poitrine.

Sa voix était sourde; son haleine brûlait, tout près du cou de la jeune fille.

—Rien, murmura-t-elle dans un soupir long, ressemblant à une plainte.

—Fabienne!

Il le prononça deux fois son nom, contre son oreille.

La première avec une violence concentrée, la seconde avec une prière.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Richard.

Le lendemain, Mlle de Brancourt ne parut point au déjeuner.

Elle avait la migraine, et ne quitterait point sa chambre.

Le soir, ce fut M. Brottel qui manqua à table.

Il dînait en ville.

Mais le jour suivant, tous deux se retrouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre dans la salle à manger.

La première fois qu'ils se regardèrent, ils devinrent pâles comme des morts.

Ils se remirent vite; chacun possédait une assez jolie dose d'empire sur soi.

Eve quitta la table la première; elle allait avec sa bonne au Luxembourg.

Après le déjeuner, la vieille cousine, Mme Paullier, aimait faire une petite sieste et se retirait dans sa chambre.

M. Brottel descendait généralement à son atelier

Mlle de Brancourt, profitant de la récréation que prenait son élève, faisait souvent un peu de musique pour s'entretenir les doigts.

Elle passa au salon et s'assit devant le piano.

Elle n'en était qu'aux premiers accords, lorsqu'une des portières se souleva et Richard Brottel parut.

Elle ne l'avait point entendu, pourtant elle s'arrêta net

Elle sentait qu'il était là.

L'institutrice se leva d'un seul mouvement.

Il se tenait devant elle, aussi pâle que tout à l'heure, à la table du déjeuner.

Fabienne aussi était livide.

Les lèvres serrées, les paupières presque closes, elle restait adossée au piano, un air de souffrance sur le visage.

Et comme il demeurait immobile, à la contempler, il vit de grosses larmes sourdre de ses paupières, et rouler lentement sur ses joues.

Il lui saisit les deux mains, les pressa doucement.

—Me pardonnez-vous? prononça-t-il? me pardonnez-vous?

Elle dégagea ses mains, s'en couvrit le visage, et se mit à sangloter.

—Je vous en conjure, fit il en marchant d'un pas saccadé à travers la pièce, je vous en conjure, ne pleurez pas, vous me rendez fou!

Elle fut quelques instants sans parvenir à se maîtriser.

Puis elle s'épongea les yeux, avec son mouchoir de batiste.

Richard était revenu près d'elle.

Assis sur le tabouret du piano, il lui avait encore pris les mains.

Il murmurait des mots de regret, des supplications, des appels à sa pitié.

Il disait aussi des phrases très douces, très tendres, qui lui venaient aux orei les comme une musique.

Peut-être avait elle rêvé, dans sa prescience qu'un jour il l'aimerait, plus de fougue dans son amour, plus de passion.

Elle ne pensait plus au rêve; ne touchait-elle pas à la réalité?

Elle n'avait plus envie de pleurer, mais de sourire.

Son cœur battait délicieusement.

Et quand il demanda encore:

—Me pardonnez-vous?

Elle répondit:

—Oui.

Richard se leva, la prit par la taille, mit dans sa nuque un baiser qui la fit frémir dans tout son être.

—Reviendrez-vous ce soir? demanda-t-il, la serrant plus fort contre lui

Elle répondit encore:

—Oui.

Le soir elle rentra dans le grand atelier où l'artiste, fiévreux, l'attendait.

Calmé, il envisageait froidement la situation.

Il aimait une jeune fille, et une jeune fille qui, par sa situation dans sa maison, avait droit à son respect.

Fabienne n'avait elle pas d'elle-même laissé aller sa tête sur son épaule?

Ne l'avait il pas sentie, dès la seconde entrevue, tressaillir, vibrer entre ses bras?

Et quand il lui demandait si elle l'aimait, avec quelle franchise, avec quelle âme ne lui jetait elle pas l'aveu?

Oui, elle l'aimait, depuis qu'elle le voyait si triste, si seul, si désabusé.

Née d'une pitié, cette tendresse avait grandi, avait pris dans son cœur des germes indéracinables

Elle le croyait sans espoir, sans amour.

Et ce qu'elle avait souffert, les tortures subies, depuis qu'elle s'était rendu compte du mal dont elle était atteinte, il ne le saurait jamais.

II

Simon de Brancourt, qui maintenant venait voir sa sœur régulièrement tous les quinze jours, avait cru devoir lui reparler, en lui demandant de bien réfléchir, avant de donner un refus formel, de la proposition de mariage qu'il lui avait faite, et qu'elle avait écartée.

Fabienne lui donnait la même réponse, le suppliant de ne plus s'occuper d'elle à ce sujet.

Elle répugnait à ce que l'on appelle un mariage de convenance.

Elle avait la prétention d'aimer celui qu'elle épouserait.

Et elle voulait que le hasard seul, les fit se rencontrer et se parler.

Et si elle ne le rencontrait point, elle ne se marierait point.

—Ma chère enfant, dit Simon avec un soupir, je ne te croyais pas si romanesque, tu changeras d'avis, mais il sera peut être trop tard.

—Que veux-tu, mon pauvre ami, j'en supporterai les conséquences.... Je ne suis plus une petite fille, je sais peser les choses.... je ne puis aller contre mon tempérament, ce n'est pas ma faute.

Le jeune homme quitta sa sœur, attristé, inquiet.

Non seulement, la détermination de la jeune fille le contrariait vivement, mais il se sentait pris par une crainte vague.

Il avait trouvé Fabienne changée d'une façon surprenante.

Il la voyait, elle si calme, si sérieuse d'habitude, vive, joyeuse, la lèvre souriante, un rayonnement dans les yeux.

Elle semblait, depuis leur dernière entrevue, avoir traversé une de ces phases heureuses de l'existence, qui vous transforment comme si quelque fée bienfaisante, en étendant sur vous sa baguette, vous jetait un heureux sort.

Que s'était il passé?

Quel choc favorable dans sa vie?

Sa sœur lui cachait quelque chose; c'était la première fois.

Ce qui n'avait été chez lui qu'un soupçon devenait une certitude.

Fabienne nourrissait un amour secret; c'était cet amour qui la rendait hostile à toute proposition de mariage.

Qui aimait-elle?

Il ne pouvait le deviner, ne connaissant personne du monde qu'elle voyait, lorsque M. et Mme Brottel recevaient.

Quant à penser à Richard Brottel, jamais!

Il considérait celui-ci comme un trop parfait honnête homme, pour penser à sa sœur.

Or, si Fabienne aimait, elle se trouvait certainement payée de retour.

Cela se devinait, cela se sentait; son air triomphant parlait pour elle.

—Pauvre petite! murmurait il, pourvu qu'elle ne se fourvoie pas ou qu'elle ne se leurre pas sur la nature des sentiments qu'elle inspire.... Pourvu qu'elle n'ait pas un jour le cœur déchiré, pourvu qu'elle ne gâche pas sa vie!

Tout en faisant ces réflexions, Simon, qui venait de quitter l'hôtel Brottel, se dirigeait vers l'extrémité du Luxembourg.

Il entra dans une maison faisant l'angle de l'avenue de l'Observatoire, longea le vestibule au lieu de prendre à gauche l'escalier traversa une cour ressemblant à un petit jardin, et frappa à la porte d'un atelier d'artiste situé au fond. Une voix féminine lui répond d'entrer; il poussa la porte.

—Ah! M. de Brancourt! exclama la même voix.

Léone de Livy lui souriait, tout en continuant à travailler, très occupée à un buste de femme.

—Moi-même, mademoiselle, comment vous portez-vous?

—Mais bien, merci.... et vous?

—Oh! moi, parfaitement, comme toujours.

—C'est bien aimable d'être venu.... il y avait longtemps que je ne vous avais vu,

—Vous le savez, je suis tellement prise. Dès que j'ai quelques heures de sortie, j'accours.... puisque vous avez bien voulu accepter mon amitié....

—L'amitié vraie est chose précieuse M. de Brancourt, et je suis très heureuse d'avoir la vôtre.

—Merci, dit-il, vous ne vous trompez pas, elle est vraie, dévouée.

Il y eut une minute de silence.

—Excusez-moi, fit Léone, je vais être à vous, mais mon modèle sort d'ici, et j'ai dans les yeux certains détails qu'il me faut accentuer de suite sous peine de les voir m'échapper.

—Je vous en prie, faites donc.... travaillez comme si je n'étais pas là.

Cela dura dix minutes, puis la jeune fille posa l'ébauchoir.

Je reviens, dit-elle en passant derrière un paravent, j'ai les doigts pleins de terre glaise, nous n'avons pu encore nous serrer la main.

Simon l'avait regardée disparaître derrière la feuille d'étoffe légère semée d'oiseaux de Chine et de fleurs.

Une blouse de tussor, retenue à la taille par une ceinture, et passée sur sa robe noire, formait le costume d'atelier de la jeune artiste.

Elle conservait, dans ce vêtement lâche, toute sa sveltesse, toute son élégance.

Remise, si ce n'est consolée, des terribles émotions qui l'avaient frappée, Léone avait recouvré les couleurs de la santé.

Sous sa peau fine, on voyait de nouveau courir le sang. Ses lèvres reprenaient leur éclatante couleur de pourpre.

Elle redevenait la séduisante créature qui avait été, pendant trois ans, l'ornement des salons de la comtesse de Morellas.

Plus qu'alors, peut-être, elle attirait, elle retenait le regard.

Ce n'était plus l'enfant, insoucieuse, mutine, au beau rire heureux, brillante incarnation de la jeunesse, du printemps, qu'on voyait passer.

C'était une femme au front grave, aux yeux profonds, qui répandait autour d'elle ce fluide puissant que possèdent certaines créatures particulièrement douées, pétries par nature pour enchaîner les cœurs et pour aimer.

Elle reparut; Simon de Brancourt la regarda encore.

Elle s'avançait vers lui, la main franchement tendue, comme on la tend à un camarade. Et elle s'assit sur un siège bas, près du jeune homme.

—Surtout, dit celui-ci, que je ne vous empêche pas de travailler.. J'en serais désolé.. je n'oserais plus venir.

—Vous savez bien que je ne me gêne pas avec vous......

C'est fini pour aujourd'hui.

—Alors, cela va, les bustes?

—Mais cela promet d'aller.... J'ai terminé la jeune femme que j'avais vue chez Mme Staranval, au Hallier; comme je vous l'ai raconté, elle m'a amené une amie, celle qui pose en ce moment.... Il me vient très souvent des visiteurs et j'ai l'espoir de plusieurs commandes....

—Ce résultat est fort joli.

—Je n'aurais jamais osé l'espérer. Je dois à Mme Staranval une énorme reconnaissance......

—Il faut, avant tout, rendre justice à votre talent......

—Ah! monsieur de Brancourt, ne vous rangez pas parmi les flatteurs!

—Mes paroles ne sont que l'expression exacte de la vérité.... vous donnez à vos œuvres, une intensité de vie, extraordinaire.... C'est énorme en sculpture, et cela fait passer sur des défauts que vous vaincrez facilement et dont vous avez même déjà vaincu une partie.... Ce succès ne m'étonne nullement.

Léone secoua la tête.

—Vous êtes un ami trop indulgent; je vous assure que sans Mme Staranval je n'aurais pas encore eu l'occasion d'exécuter un portrait

—C'est possible, il est toujours nécessaire que quelqu'un vous mette le pied à l'étrier.... A propos, et vos deux petits bustes? Ils doivent avancer.

—Le praticien les termine; on les trouve ravissants en marbre.... Les fillettes sont si jolies, de vrais amours.

—Ils auront du succès au Salon.... Vous voilà lancée, mademoiselle.

—Puissiez-vous dire vrai...... J'ai besoin de travailler...... sous tous rapports.

—Et vous êtes tout à fait bien installée, ici....

—Mais oui.

—Luxueusement, même.

—Dites confortablement.... C'est ma marraine qui m'avait monté mon atelier, alors que je savais à peine tenir mon ébauchoir.

—Ah! exclama Simon de Brancourt, en faisant des yeux le tour de la vaste pièce qui était bien le plus coquet et le plus sérieux en même temps des ateliers de femme

Un pli involontaire rapprochait les sourcils de l'interne.

Quelle pensée se logeait en son cerveau?

Le silence régna pendant quelques minutes.

Ce fut Mlle de Livy qui reprit la parole.

—Mais vous aviez déjà vu mon installation, n'est-ce pas?

—A peine; vous savez que ma dernière visite a été très courte.

—C'est vrai.

—Ainsi tout cela vous vient de votre marraine? demanda Simon de Brancourt d'un ton très naturel, mais hanté certainement par une idée.

—Tout.... Les héritiers, ou plutôt l'héritier a bien voulu me faire cette restitution; je lui en ai été reconnaissante.

Puis avant que le jeune homme eut répondu, comme si elle n'eût pas voulu qu'une pensée injuste, lui vînt à son égard, comme si le soupçon qui eut pu effleurer son esprit, eût dû la blesser sans retour, poussée peut-être aussi, puisqu'il était lui, un ami sûr, par le besoin de s'épancher Léone reprit:

—Le moment est venu pour moi, monsieur de Brancourt, de vous faire quelques confidences: elles vous expliquent certaines choses qui pourraient vous sembler bizarres, et qui sont des plus naturelles.... Si je les tais aux indifférents j'éprouverai à vous les dire une satisfaction qui ressemblera à un soulagement.... Vous voulez bien les entendre, mes confidences?

—Certes, mademoiselle, cela prouve que vous avez en moi une confiance qui me touche.... On ne les demande jamais, les confidences; mais lorsqu'on vous fait l'honneur de vous les dire, on les reçoit avec toute l'attention, toute la sympathie dont on est capable.... Oui, votre confiance me touche.

—Je ne peux pas mieux la placer, répondit la jeune fille.

Puis, après s'être recueillie un instant:

—Avez vous entendu parler d'un drame qui, il y aura bientôt un an, occupa tout Paris?.... Un drame....un mari tirant sur sa femme et sur l'ami de sa femme.... l'ami fut tué, la femme survécut.

Simon réprima un tressaillement.

Il répondit:

—Il y en a tant, de drames, que l'on ne sait jamais duquel il s'agit.

—Oh! celui-là fit un bruit énorme.... Enfin, pour ne pas vous les nommer, les héros s'appelaient M. et Mme Brottel, et Louis d'Arneville.

Simon garda son sang froid.

—En effet, je me souviens.... Oui, cela fit un bruit énorme.

—Vous souvenez-vous avoir entendu dire que Louis d'Arneville avait une fiancée?

—Parfaitement.... Elle suivit, n'est-ce pas? son convoi, son grand deuil.

—Cette jeune fille, c'était moi, répondit lentement Léone.

—Vous?

—Oui, je ne m'appelle pas Léone Liverny, mais Léone de Livy...... Orpheline toute petite, sans fortune, j'ai été élevée par la comtesse de Morellas.... Ma pauvre marraine prit un refroidissement, la nuit où nous allâmes veiller le malheureux, assassiné par Richard Brottel; elle fut emportée en dix jours sans avoir pu assurer mon avenir. Voilà pourquoi je suis seule.... seule au monde.

Léone pressa son front dans sa main; il brûlait.

Les souvenirs revenaient, avec leur cortège de déchirements et de regrets.

Le passé, si plein de promesses, le passé lumineux lui était apparu.

Et l'avenir, pour elle, se faisait plus sombre, sans éclaircie.

—Ainsi, continua-t-elle d'un ton saccadé, j'ai perdu à la fois mon fiancé et ma protectrice.... Celle qui m'a servi de mère.... que j'aimais comme une mère.... et celui à qui j'avais donné mon âme.... mon âme tout entière.... et pour qui, par delà la tombe, j'ai tout l'amour que j'avais lorsqu'il était vivant.

Elle glissa les doigts dans le col de sa robe, tirant fébrilement, une mince chaînette d'or assez longue, à laquelle pendait un médaillon.

Elle ouvrit ce médaillon se penchant pour montrer à Simon, une miniature, une belle tête d'homme, expressive et fière.

—C'est lui.... et voilà la mèche de cheveux que je lui ai coupée.... à la tempe,..... après sa mort.

Elle retourna le médaillon, pour en ouvrir l'autre partie.

Puis, referma les deux côtés, et reglissant le bijou dans sa poitrine.

—C'est tout ce qui me reste.... c'est tout ce qui subsiste de lui.... Ah! M de Brancourt, que la vie est affreuse! que la vie est affreuse!

—Elle est quelquefois bien cruelle.... Mais les beaux jours reviendront........

—Les beaux jours.... Qui me rendra ma mère, qui me rendra mon fiancé?... Tout, voyez-vous, on peut tout supporter, mais la mort.... la mort.... Voir l'être cher couché sur un lit, froid, blême, avec des yeux sans regard et des lèvres muettes.. Se dire que vous n'avez plus que quelques heures à le contempler, qu'on va venir vous l'arracher, l'emporter, sans que jamais vous puissiez le revoir.... Oh! ce mot: jamais!

—Je vous en prie ne vous plongez point dans ces tristes souvenirs.

—Laissez moi, cela me fait du bien.... Il y a si longtemps que je n'ai parlé d'eux.... je n'en ai même jamais parlé.. Depuis un an, je concentre toutes mes douleurs.... Il arrive un moment où le cœur éclate, où il lui faut à tout prix s'épancher, j'en suis là.

Et, se levant du siège qu'elle occupait, à deux pas de celui où l'interne était assis, elle se mit à marcher dans l'atelier, essayant de prendre sur elle d'apaiser le tumulte de ses pensées.

Simon ne la quittait pas des yeux, en proie à des émotions différentes et très vives.

Lui, qui visitait, le plus souvent possible, celle qui avait été Mme Brottel, lui qui sortait ce jour-là de la maison du sculpteur, éprouvait un vrai malaise à se retrouver près de cette jeune fille, dont le bonheur avait été brisé par la faute de l'une et la violence de l'autre.

Puis, il songeait à Louis d'Arneville, au fiancé.

Léone l'avait aimé avec une passion qui vibrait encore dans sa voix.

Cet amour semblait toujours vivre.

Elle revint près de lui, et, dès ses premières paroles, il tressaillit, son cœur se serra; l'impression qu'il éprouvait était bizarre, faite de pitié, d'une sorte de désabusement, d'une sorte de colère.

Elle reparlait de son fiancé, elle disait qu'elle l'avait trop aimé pour aimer encore désormais.

Nul autre ne réveillerait en elle les sentiments qu'il y avait éveillés.

Certes, elle pourrait avoir des amitiés sincères, de l'amour, non.

Il l'écoutait sans répondre, incapable d'articuler un mot.

Un voile venait de se déchirer devant lui, la vérité éclatait.

Il aimait Léone de Livy.

Et pendant qu'elle continuait à lui parler du mort, il ressentait des impatiences, comme l'envie de lui crier de se taire, de lui dire qu'il souffrait.

Lorsque la jeune fille s'arrêta, Simon de Brancourt recouvra son sang froid.

Il trouva des paroles pour l'encourager, lui faire espérer en cet avenir qu'elle voyait sans espoir.

Les plus grandes douleurs s'amortissent au contact des soucis journaliers.

Le temps est un puissant dissolvant; il a raison de toutes les résistances.

Mlle de Livy pourrait garder intact le souvenir de son amour: elle pourrait pleurer toujours sa mère d'adoption; il y aurait place malgré cela, dans sa vie, pour la joie, pour le bonheur.

En l'écoutant, Léone hochait la tête. Elle était de celles qui ne veulent point être consolées.

Et pourtant, un peu de baume tombait sur la double blessure de son cœur.

Cette voix d'ami, de vrai ami, atteignait les fibres les plus révoltées de son être.

Comme il est bon de se sentir un dévouement, de ne pas être seule.

Ils continuaient à causer tous deux, sans souci du temps, quoique Simon dut retourner de bonne heure à son hôpital, lorsqu'on heurta à la porte de l'atelier.

Léone eut un mouvement et une parole d'impatience:

—Qui est cet importun?

Pourtant elle répondit:

—Entrez!

Un homme parut, grand, bien pris, élégant, le chapeau à la main.

L'œil d'un gris bleu, les cheveux châtains, taillés en brosse, la moustache courte sur une bouche un peu épaisse, trente cinq ans environ, il était ce que l'on peut appeler un beau garçon.

Les sourcils de Mlle de Livy se rapprochèrent lorsqu'elle le regarda.

—M. de Morellas! fit-elle.

Le comte s'inclina.

—Je viens prendre des nouvelles de votre santé, mademoiselle, vous m'excusez, n'est-ce pas?

—Non seulement je vous excuse, mais je vous remercie, répondit Léone du ton le plus naturel.

Et présentant l'un à l'autre le nouveau venu et l'étudiant en médecine.

—M. Simon de Brancourt.... le comte de Morellas.

Les deux hommes s'inclinèrent, froidement, se mesurant instinctivement du regard.

Le comte s'informa des travaux de la jeune fille, et quoique celle-ci lui affirmât qu'il n'était encore qu'à l'état d'ébauche, demanda à voir le buste qu'elle commençait. Il connaissait le modèle, et voulait se rendre compte de la similitude des traits. Simon de Brancourt, au moment où celle-ci s'apprêtait à découvrir le buste, prit congé de Mlle de Livy.

—Une physionomie bien intelligente, ce jeune homme, dit M. de Morellas, lorsque Léone qui l'avait accompagné jusqu'à la porte, revint vers lui.

—Et il l'est, en effet, répondit cette dernière.

—Que fait il?

—Ses études de médecine.... Il est interne à l'hôpital Saint-Louis.

—Je suis sûr qu'il arrivera.... Ce n'est pas le premier venu.

Léone enlevait les linges humides dont elle avait entortillé le buste.

Lorsqu'il fut découvert, M. de Morellas poussa une exclamation de surprise.

—Mais que me disiez vous?.... C'est déjà très frappant.

—Vous trouvez?.... Vous le savez, je n'aime pas les compliments.

—Je parle suivant l'expression exacte de la vérité, je vous l'affirme.

—Vraiment, vous voyez un commencement de ressemblance?

—Mieux qu'un commencement.... Du reste, c'est votre fort, vous l'attrapez de suite, la ressemblance.... Tous mes compliments, je crois que l'on sera aussi content de celui-là.

—Je le recouvre, dit Léone; les linges sont encore humides.... Si j'attendais, il faudrait que je retrempe tout dans l'eau.

—Faites donc.

Elle recommença le travail qu'elle avait fait tout à l'heure.

Guy de Morellas suivait des yeux ses moindres mouvements.

Elle levait les bras, cambrait la taille, accomplissait cette besogne avec cette grâce innée, séductrice, que met dans ses moindres actions la femme vraiment femme.

Au fond de la prunelle de Guy de Morellas, brûlait la flamme qu'elle y avait vue le soir de l'enterrement de la comtesse, lors de leur explication, dans le boudoir bleu.

La nuit venait, une fille en tablier blanc apporta de la lumière.

Cette fille, c'était Félicie, l'ancienne femme de chambre de Mlle de Livy, rentrée chez celle-ci, comme bonne à tout faire, pour des gages modestes.

Elle posa la lampe sur un petit guéridon de laque, et s'en alla d'un pas discret.

Personne, même un observateur, n'eût pu deviner que l'homme qui se trouvait là, connaissait la servante.

S'ils échangèrent un regard, ce regard fut si furtif, que nul n'eût pu l'apercevoir.

Le comte resta encore environ vingt minutes auprès de la jeune fille.

Il venait, comme cela, de temps en temps lui faire une visite; tous les quinze jours à peu près.

Il ne prolongeait pas la conversation au-delà de trois quarts d'heure.

Très affable, mais d'une correction parfaite, sans prononcer jamais un mot qui put déplaire, Guy de Morellas était accueilli sinon avec sympathie, du moins avec une politesse qui lui donnait l'autorisation de revenir.

Ses visites n'étaient pas agréables à Léone, qui n'osait, pourtant, sans prétexte, les lui interdire.

Elle les supportait comme on supporte tant de choses dans la vie.

Il y a beaucoup de gens à qui l'on ouvre sa maison, ou plutôt qui s'y introduisent, lesquels gens vous sont indifférents, ou même pire, et que l'on ne renvoie pas.

M. de Morellas, pour Mlle de Livy, était de ce nombre.

Il venait, elle le recevait.

Le pardon de l'offense avait été pleinement accordé.

Le comte ne semblait plus se souvenir de ce qu'il appelait son amour.

Lui garder rancune d'une faute qu'il s'était attaché à racheter eut été bien dur.

Cela n'entrait pas dans le caractère de la jeune fille

Malgré cet oubli du passé, Léone éprouvait toujours, lorsqu'elle le voyait apparaître, le même sentiment.

La sensitive, qu'un souffle a froissée, se replie sur elle même; elle eut fait, elle, si elle ne se fût retenue, un mouvement en arrière.

Et chaque fois qu'il partait, elle poussait le même soupir de soulagement.

—Ne se mariera-t-il jamais? se demandait-elle; il me semble que seulement alors j'en serai débarrassée.

Guy de Morellas n'avait certes pas envie de se marier.

En attendant que l'occasion se présentât pour lui d'essayer d'une nouvelle tentative auprès de Mlle de Livy, il rongeait son frein.

Le succès qui, dès le début, souriait à la jeune artiste, contrariait ses espérances.

Léone, désillusionnée, sans travail, sans argent, avec la misère en face d'elle, l'affreuse misère, c'était son triomphe à lui.

Qui sait si la fière créature qui avait refusé le titre de comtesse de Morellas n'en serait pas réduite à se marier pour du pain!

Ah! il se l'était juré, il l'aurait.

Et voilà que le sort se mettait contre lui, en favorisant d'une façon inouïe les premiers essais artistiques de la jeune fille

L'avenir s'ouvrait pour elle, brillant peut être.

Ce ne seraient point les déboires, les hontes, la famine qui la jetteraient dans ses bras.

Guy remonta ce jour-là, dans le coupé qui l'attendait à la porte de l'atelier de l'avenue de l'Observatoire.

Et pendant que la voiture roulait, l'emportant vers sa demeure, le front ridé, les yeux fixes, il songeait.

Il revoyait ce jeune homme que Léone lui avait présenté sous le nom de M. de Brancourt.

Et une colère lui montait au cerveau, une crainte le mordait au cœur.

III

Dans la petite maison de la rue de Passy, la vie restait la même: Martine la femme de chambre aussi dévouée à sa maîtresse, et celle-ci toujours inconsciente du passé, ne vivant, comme un enfant, que de l'heure présente.

Après avoir recommandé une existence parfaitement calme, les médecins ordonnaient les distractions.

Martine emmenait donc fréquemment la jeune femme se promener dans Paris.

Ni le va-et-vient des passants, ni les changements de pièces, la vue de choses nouvelles, ne tiraient Aimée de son apathie.

Rien ne l'intéressait; elle ne s'étonnait de rien.

Elle restait un automate que la volonté seule des autres fait mouvoir.

Martine la conduisait, la dirigeait, sans qu'elle fit jamais une objection.

Elle semblait, du reste, heureuse; que fallait il de plus?

Bien qu'elle exécutât scrupuleusement leurs ordres, la femme de chambre trouvait les médecins coupables, de s'obstiner à vouloir ramener chez elle la mémoire.

N'eût-il pas cent fois mieux valu,—elle se le répétait encore tous les jours,—que sa maîtresse restât dans l'état où elle se trouvait.

Elle se moquait bien, elle, Martine, de leurs expériences, et de la science, et de tout ce qui s'ensuit.

C'était sinon le bonheur, du moins la tranquillité pour sa maîtresse, qu'elle voulait.

Souvent, la brave créature pensait au temps écoulé, alors qu'elle remplissait ses fonctions de femme de chambre auprès de Mme Brottel, dans la maison si gaie, si animée de la rue de Prony.

Comme il lui semblait loin ce temps, pourtant si près encore.

Elle eût donné quelque chose pour revoir cette petite Eve, que chacun adorait, très bonne, malgré ses caprices d'enfant gâtée.

Où était elle, la petite Eve? elle l'ignorait jusqu'à présent

Il ne lui eût fallu que s'informer pour savoir.

Elle ne le fit qu'auprès de M. du Jarrier, le vieux parent de sa maîtresse.

Celui-ci ne la renseigna point.

Une fois le divorce, un fait accompli, la dot de la femme restituée par le mari, il ne s'était plus occupé de M. Brottel, bien qu'il aimât beaucoup l'enfant, et qu'il eût un grand plaisir à l'embrasser, une rencontre avec le père lui paraissait trop pénible pour demander à la voir.

Il savait que le sculpteur n'habitait plus le quartier Monceau.

Mais il ignorait où il avait transporté son domicile.

Si sa nièce revenait à un état normal, il serait temps pour lui de s'en préoccuper.

Il n'aurait qu'à ouvrir le *Tout-Paris* pour trouver l'adresse de l'artiste.

Alors il réglerait les entrevues de la mère et de l'enfant

Comme les médecins, il avait bien la vague prescience qu'une rencontre entre Aimée et sa fille pouvait amener une secousse favorable chez la première, contraindre son cerveau à reprendre sa vitalité, déchirer le voile de ténèbres jeté devant ses yeux.

Mais lui aussi se disait:

—A quoi bon? Elle est heureuse ainsi, laissons-lui sa tranquillité.

Et il s'était opposé à ce que l'expérience fut tentée.

Depuis quelque temps, le vieillard n'était venu à Paris.

Il avait eu plusieurs semaines de maladie, et le moindre dérangement eût pu lui être néfaste.

Martine qui s'attendait à le voir arriver du jour au lendemain, recevait le matin même une lettre lui annonçant sa situation.

—Pauvre M. du Jarrier! murmura-t-elle, il devient vieux.... Ma foi! Madame perdrait gros, s'il s'en allait.

Ce jour là, un jour du commencement d'avril, il faisait un beau soleil

La promenade pour l'après-midi était toute trouvée.

M du Jarrier demandait à Martine de lui faire le plus tôt possible une commission chez un libraire du boulevard Saint-Michel.

Il s'agissait d'un ouvrage ancien que le vieillard, bibliophile distingué, avait demandé depuis longtemps qu'on lui procurât.

La semaine précédente, il recevait du libraire la nouvelle que le volume en question était mis à la poste.

Or, ce volume ne parvenait point à destination.

Elle s'informerait de vive voix si l'envoi avait bien été fait, et s'il fallait adresser des réclamations à la poste.

"Allez-y de suite, insistait M. du Jarrier: j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, je ne sais ce que cela veut dire."

Aussitôt le déjeuner, Martine emmena donc sa maîtresse.

Elles montèrent dans le tramway du Louvre-Passy, correspondant au pont de l'Alma avec la gare de Lyon, et après plus de trois quarts d'heure de trajet, débarquèrent boulevard Saint-Michel.

On entra chez le libraire, et la commission fut faite.

Il restait aux deux femmes au moins deux heures devant elles avant d'être forcées de rentrer à Passy.

Le Luxembourg se trouvait à quelques pas; elles y entrèrent, le parcoururent d'abord en se promenant, puis vinrent s'asseoir sur des chaises, devant le grand bassin.

Par ce beau temps, il y avait foule de mamans, de bonnes et d'enfants.

Les navires étaient lancés sur tous les points de la pièce d'eau.

Les ballons, les cerceaux, les cordes, bondissaient, roulaient, tournaient de côté et d'autre.

Il y avait des courses, des poursuites échevelées de fillettes et de garçons.

Et les bébés, les tout petits, faisaient leurs pâtés de sable, graves, tapant des coups de pelle, sur le fond de leur seau où la terre adhérait.

Martine regardait sa maîtresse suivre des yeux, avec une attention qu'elle ne lui avait pas encore vue, tous ces groupes d'enfants, la plupart élégamment habillés et respirant cet air de santé qu'ont à Paris, en général, les enfants des classes aisées, entourés de confort et d'hygiène, jouant des demi-journées entières dans les jardins publics les plus vastes et les plus aérés.

Par moment, un sourire détendait les lèvres de la jeune femme.

Ce sourire était presque expressif.

Martine éprouvait en la considérant une de ces émotions, faites d'espoir et d'appréhension, à la fois douce et pénible.

Tout à coup, Aimée du Jarrier se dressa sur ses jambes.

On l'eût crue poussée par un ressort.

En même temps qu'elle, Martine s'était levée.

Elle n'eut pas le temps d'étendre le bras pour la retenir.

La jeune femme s'élançait, poussant un cri strident, vers un groupe de petites filles, en grand conciliabule, à vingt-cinq pas de là.

Elle saisit dans ses bras une des fillettes, une petite aux cheveux blonds et aux yeux noirs, qui, très pâle, les pupilles dilatées, la bouche ouverte, se laissait faire sans articuler une parole.

—Eve! Eve! mon enfant! ma fille!

Avec une force nerveuse extraordinaire, elle l'enlevait dans ses bras, la pressait contre sa poitrine, l'y serrait à l'étouffer.

Et comme elle couvrait son visage de baisers, la fillette murmurait, sortant de la surprise qui la rendait muette:

—Maman.... Oh! maman.

La petite Eve avait retrouvé sa mère.

Mais les bras d'Aimée se desserrèrent soudain.

L'enfant glissa à terre, après avoir essayé vainement de se raccrocher à son cou.

Un second cri, strident comme le premier, venait de s'échapper de la gorge de celle qui avait été Mme Brottel.

Elle chancela et fut tombée à la renverse si Martine ne l'eût soutenue.

La jeune femme était évanouie.

Cette scène avait duré à peine quelques secondes, et déjà on s'arrêtait ou accourait

Un gardien aidait à la transporter sur un banc, où on l'étendit à demi, la tête sur les genoux de la pauvre Martine affolée.

Eve l'entourait de ses faibles bras, criait, l'appelait, sanglotait.

Et derrière l'enfant, Mlle Fabienne de Brancourt qui, assise sur une chaise tout près de l'endroit où se déroulait cette scène, accourait immédiatement,—se tenait, aussi blême que cette femme, les yeux éteints, une sueur froide au front.

Une personne qui faisait partie du rassemblement avait tiré de sa poche un flacon de sels.

Vainement, on promenait ce flacon sous les narines de la jeune femme.

Elle ne donnait point signe de vie.

On parlait de la transporter dans une pharmacie; deux gardiens s'apprêtaient à la soulever, pendant que Mlle de Brancourt essayait d'attirer Eve hors du groupe compact formé autour du banc.

L'enfant jetait des cris désespérés, s'accrochant à qui elle pouvait.

—Maman! c'est maman! je la veux... ne m'emmenez pas.... Je veux rester auprès de maman!

Elle se débattit avec un telle force qu'elle échappa à la main nerveuse de son institutrice et revint se jeter sur le corps inerte.

Comme Fabienne la saisissait de nouveau par le bras, voulant encore à tout prix l'emmener, et que ses cris redoublaient, les protestations s'élevèrent, indignées:

—Mais laissez là donc, cette enfant, laissez-la auprès de sa mère.... Quelle idée de vouloir l'emmener de force! Laissez-là donc!

Eve avait pour la seconde fois échappé à l'étreinte de Mlle de Brancourt.

Elle promenait autour d'elle ses grands yeux effarés, la bouche crispée dans un sourire, comme pour remercier ceux dont la désapprobation lui venait en aide.

Et elle disait:

—C'est maman, voyez-vous.... ma petite mère.... Oh! je l'aime!.... Elle n'est pas morte, n'est ce pas?.... C'est chez papa qu'il faut la porter.... C'est tout près, papa.... là-bas, en face.... Venez messieurs les gardiens, venez!....

Elle tordait ses mains, ses yeux suppliaient.

Elle pleurait, elle riait, faisant deux pas en avant, revenant près de sa mère, répétant, toujours le bras étendu dans la même direction:

—C'est tout près, chez papa, là.... en haut de l'allée.... venez!....

Martine regardait cette mignonne, tout agitée, angoissée, tremblante, qui implorait, qui voulait qu'on emmenât sa mère, chez son papa.

Elle ne disait rien, elle, car un espoir naissait en son âme.

On avait beau prétendre que c'était la fin de tout, le divorce.

Quand on s'est bien aimé, on peut s'aimer encore, quoi qu'il soit arrivé

Maintenant que la grande colère était passée, il pardonnerait peut-être....

Pourrait-il chasser la mère que l'enfant ramenait?

En une minute ces réflexions traversaient le cerveau naïf de la pauvre femme.

Elle n'avait pas la force d'appuyer la petite fille, mais elle attendait le cœur serré, ses yeux allant de celle-ci à Mlle de Brancourt, puis s'arrêtant sur Fabienne comme pour lui dire.

—Joignez-vous à elle.... Je vous en prie, parlez!

Mais les lèvres blêmes de l'institutrice ne desserraient point.

—Voyons, dit un des gardiens en s'adressant directement à la jeune fille, le domicile de cette dame est il tout près d'ici?

—Son domicile à elle, non, fit Fabienne vainquant son émotion; celui de son mari oui.

Puis, aussitôt:

—Ce sont des divorcés.... Il est impossible de la conduire chez lui.

—Pourquoi donc? fit Martine, qui recouvra soudain la voix, où voulez-vous qu'on la conduise?.... Elle en partira dès qu'elle sera remise, mais je suis sûre, moi, que M. Brottel serait le premier, s'il était ici, à l'y faire transporter.

—Papa ne dira rien, fit Eve, toujours tremblante, il ne dira rien, il n'est plus en colère. Je vous aimerai bien, messieurs les gardiens!

—Allons, fit Martine.

—Je vous répète que c'est impossible, dit Fabienne de plus en plus blême.

On ne l'entendait point.

La rumeur du rassemblement, qui ne faisait que grossir, les questions et les réponses qui se croisaient, couvraient sa voix.

Il se trouvait là deux jeunes hommes, plus vigoureux que les gardiens, qui enlevèrent la pauvre femme.

Et l'on monta les degrés pour prendre la large allée, en haut de laquelle se trouvait, suivant l'enfant, la maison de son père

Eve et Marthe marchaient à côté des deux hommes.

Mlle de Brancourt venait derrière le groupe qui les escortait.

Que pouvait-elle dire, que pouvait-elle faire?

Ces gens lui étaient hostiles; puis, à cause d'Eve, capable de lui reprocher ses paroles et de la prendre en haine, il lui fallait se taire.

Une rage mêlée de crainte lui emplissait le cœur.

Cette femme n'inspirerait-elle pas de la pitié à celui qui, pour elle, n'avait plus que du mépris

Si elle se fût écoutée, se précipitant en avant, elle eût fait fermer la porte qui allait s'ouvrir pour livrer passage au cortège, elle eut refusé l'entrée de la maison de son mari à l'épouse chassée, contre qui la loi avait prononcé son verdict.

Elle était liée.

Et elle conservait assez de sangfroid pour ne pas se trahir.

On arriva devant la maison dont la porte s'ouvrit au premier coup de sonnette.

Eve s'était élancée la première.

Elle traversa la cour en droite ligne vers l'atelier.

Le brouhaha causé par ces gens qui se pressaient dans le vestibule devait arriver de suite aux oreilles de Richard Brottel.

Il ouvrit la porte vitrée pour voir ce qui se passait.

Eve lui sauta au cou avant qu'il se fût rendu compte de rien.

—Ne me gronde pas, papa.... Ne te fâche pas.... Oh! ne te mets pas en colère... C'est elle, ma pauvre maman.... je l'ai retrouvée.... Je partirai avec elle si tu la renvoies!

La petite fille parlait d'une voix si entrecoupée qu'il ne la comprenait point.

Ce seul mot: maman, l'avait frappé.

Voyant une porte s'ouvrir, les deux hommes qui portaient la jeune femme et commençaient à plier sous leur fardeau, marchaient dans cette direction.

Cette tête blême, aux yeux clos, aux cheveux qui pendaient, Richard la reconnut.

C'était celle qui avait reposé sur l'oreiller, dans le grand lit aux tentures bleu de ciel de la chambre de la rue de Prony, leur nid d'amour pendant si longtemps.

Il manquait le trou rouge à la tempe, l'étoile sanglante revue au cours de ses nuits agitées quand un remords lui mordait le cœur.

Presque brutal, il repoussa sa fille et s'avança pour s'arrêter aussitôt.

Pourquoi d'un geste n'arrêta-t-il pas les porteurs?

Pourquoi, au lieu de leur barrer le chemin, s'écarta-t-il pour les laisser entrer?

On ne raisonne pas tout, dans l'existence, il s'en faut.

Nul, si fort de volonté qu'il soit, ne peut dire: je ne me suis jamais laissé aller à une impulsion.

Il est des moments de déroute morale où l'on agit absolument au contraire de ce que l'on voudrait agir.

Richard se trouvait dans un de ces moments. Le mouvement qui le fit se reculer pour laisser libre l'entrée de son atelier fut tout machinal. Cette créature, qui semblait morte, ne pouvait rester dans la rue.

On la déposa sur le grand divan turc, aux coussins chamarrés, orné d'un baldaquin fait de burnous multicolores.

Et comme, au bout d'une demi-heure, elle n'était point encore revenue à elle, on courut chercher un médecin

Celui-ci la déclara sortie de son évanouissement.

Elle avait passé sans transition de la syncope à un sommeil léthargique.

La jeune femme dormait.

Que faire?

M. Brottel, une fois qu'Aimée y avait